

Les Huit Salopards

Un film réalisé par
Quentin Tarantino

Le huitième film du
cinéaste

Avec Samuel L. Jackson, Kurt
Russell, Jennifer Jason Leigh...



Synopsis

Peu de temps a passé depuis
la Guerre de Sécession,

John Ruth, chasseur de primes de profession, fait route vers Red Rock, où il conduit Daisy Domergue afin de la livrer à une mort certaine. Sur leur chemin, ils rencontrent le Major Marquis Warren, ancien soldat lui aussi devenu chasseur de primes, ainsi que Chris Mannix, le futur shérif de Red Rock. Pris dans une tempête de neige, ils trouvent refuge dans l'auberge de Minnie, où ils sont accueillis par quatre personnages quelque peu étranges. L'auberge va abriter ces « huit salopards » le temps que la tempête se calme...



À propos du film.

- Afin de situer l'histoire dans les paysages enneigés de l'Ouest américain et rendre compte de l'intimité des intérieurs, *Les Huit Salopards* a été tourné en Ultra Panavision 70mm, permettant d'obtenir des images très larges (format utilisé pour la dernière fois en 1966 pour le film *Khartoum*). Ce format nécessite des objectifs anamorphiques. Pour ce faire, un important travail de restauration de matériel ancien a été entrepris : quinze vieux objectifs ont ainsi été trouvés (dont certains avaient servi pour la séquence de char de *Ben Hur*!) et il a ensuite fallu les remettre en état de marche et les adapter aux caméras modernes.
- *Les Huit Salopards* sort dans une version longue pour les salles projetant le fameux format 70 mm. Les spectateurs se rendant dans ces salles auront donc droit à une version agrémentée de quelques minutes supplémentaires, ainsi qu'un entracte (comme au bon vieux temps).
- Le film a été tourné dans les Rocheuses et plus précisément aux alentours de la petite ville de Telluride dans la partie sud-ouest de l'État du Colorado. L'endroit a été choisi pour ses paysages grandioses et immaculés. Le côté sauvage de ces lieux a été idéal pour y filmer ce western violent.



Violente esthétique.

L'œuvre de Tarantino fait preuve d'une large culture cinématographique. Son style se reconnaît par sa narration non linéaire, ses dialogues travaillés émaillés de références à la culture populaire (Cela passe également par les choix musicaux.), et ses scènes hautement esthétiques mais d'une violence extrême, inspirées de films d'exploitation, d'arts martiaux ou de western.

Le réalisateur.

- Quentin Tarantino est un cinéaste, scénariste, producteur et acteur américain. Il se fait connaître en tant que réalisateur de films indépendants avec ses deux premiers films, *Reservoir Dogs* (1992) et *Pulp Fiction* (1994) et remporte pour ce dernier la Palme d'or à Cannes. Après un troisième film en 1997 (*Jackie Brown*), il effectue son grand retour avec les deux volets de *Kill Bill* (2003 et 2004). Ses deux derniers films, *Inglourious Basterds* (2009) et *Django Unchained* (2012) sont ses plus grands succès commerciaux internationaux.
- Tarantino a créé la société de production « A Band Apart », dont le nom est un hommage au film *Bande à part* de Jean-Luc Godard alors que son logo reprend quant à lui les personnages en costumes noirs de *Reservoir Dogs*. Il collabore régulièrement avec son ami réalisateur Robert Rodriguez (*Sin City*, *Planète Terreur...*).
- Pour son dernier film, *Les Huit Salopards* a raflé le prix de la Meilleure distribution au Festival du film de Hollywood 2015, le prix de la Meilleure actrice dans un second rôle pour Jennifer Jason Leigh ainsi que celui du Meilleur scénario original pour Quentin Tarantino au National Board of Review Awards 2015.

Anti-héros.

- Le style de Tarantino est à la fois admiré et décrié par la presse : certains lui reprochent une fascination malsaine pour la violence, une décontextualisation idéologique de certains sujets problématiques (la Shoah, l'esclavage). Mais cette violence, parfois dérangeante, est la plupart du temps désamorçée par l'humour ou le côté artificiel de l'action qui confine parfois à la parodie.
- À propos des *Huit Salopards*, le réalisateur a confié : « *Qu'est-ce qui se passerait si je tournais un film avec seulement ces derniers personnages ? Pas de héros. Juste un groupe de méchants dans une pièce, se racontant tous des histoires qui peuvent être aussi bien vraies que fausses. Enfermons ces gars ensemble dans une pièce avec un blizzard à l'extérieur, donnons-leur des flingues, et voyons ce qui se passe.* »

Un projet qui a failli ne pas voir le jour.

- Quentin Tarantino annonce en novembre 2013 que son prochain film sera un western ; il en termine l'écriture en janvier 2014 et dévoile son titre, *The Hateful Eight*. Le début du tournage est alors prévu pour l'été 2014 mais le scénario est dévoilé sur Internet quelques jours après l'annonce du cinéaste...

« Je suis très très déprimé. J'avais terminé le scénario, un premier jet, et je n'avais pas l'intention de le réaliser avant l'hiver prochain, dans un an. Je l'avais confié à six personnes, et apparemment il est sorti sur la place publique. Je ne ferai pas ce film. Je vais publier le scénario, et c'est tout pour le moment. Je l'ai confié à six personnes, et si je ne peux pas leur faire confiance, je n'ai aucune envie de le faire. Je le publierai. J'en ai assez. Je vais passer à autre chose. »

- Pourtant, le 19 avril 2014, Tarantino fait une lecture publique du scénario à Los Angeles, avec les acteurs qui étaient pressentis pour jouer dans le film. Il révèle à cette occasion que ce n'est qu'une première version du scénario et qu'il en a écrit deux autres avec des fins différentes car, après plus ample réflexion, il prévoit finalement de tourner le film.

Bien accompagné.

- En juillet 2015, Quentin Tarantino révèle qu'Ennio Morricone composera la musique originale de son film. Le réalisateur avait déjà utilisé des musiques du compositeur, qui avait également écrit un morceau original pour *Django Unchained*. Ennio Morricone enregistre la musique du film à Prague avec l'Orchestre symphonique national tchèque. Bien qu'il soit connu pour ses compositions de western, Ennio Morricone n'en avait plus fait depuis 1981 pour le film *On m'appelle Malabar*.
- Le directeur de la photographie Robert Richardson, collaborateur régulier de Tarantino, filme avec le fameux format de pellicule 70 mm, une première pour un film distribué mondialement depuis *Horizons lointains* (1992).





Critique – *Les Huit Salopards* : Western horrifique.

Une cavalcade sur fond de musique rap : *Django Unchained* était un western haut en couleurs, galopant à 100 à l'heure, marquant nos esprits. Avec ses *Huit Salopards*, Quentin Tarantino prend au contraire son temps pour se délecter des discussions et de la tension palpable, annonciatrices d'une violence certaine. Le réalisateur impose ici un rythme plus lent qu'à l'accoutumée au sein d'un huis clos enneigé pourtant haletant.

L'usage du huis clos a auparavant fait ses preuves dans l'univers tarantinien : *Reservoir Dogs* se déroulait pour la majeure partie dans un garage. Dans son dernier film, le réalisateur situe son histoire dans une diligence puis dans la « mercerie de Minnie » (Une auberge relai au fin fond du Wyoming) ; le casting est également excellent, les dialogues au coin du feu sont tout aussi piquants que dans son tout premier long-métrage. Et le sang, tout aussi affluant.

Ainsi, on retrouve les intrigues vengeresses du cinéaste avec un scénario qui joue double-jeu. Surprises, retournements, faux-semblants ; les armes sont les mots, davantage que l'artillerie. Tout le monde joue un rôle et une partie de Cluedo s'amorce. Avec son format extra-large, Tarantino semble ici au plus près de son désir cinéophile. De plus, pour ne rien gâcher à notre bonheur, le réalisateur américain se paye le luxe d'intégrer le nom d'Ennio Morricone comme compositeur au générique. Pourtant, la musique est un peu discrète à notre goût, la scène d'ouverture mise à part...

Le réalisateur ne se prive pas non plus de réviser l'Histoire, comme il a pu le faire pour *Inglorious Basterds* et *Django Unchained*. La Guerre de Sécession et ses larges cicatrices, qui irriguent encore la société américaine, y sont mises en avant. Tarantino avance le fait que Lincoln avait surtout besoin de troupes supplémentaires en enrôlant des personnes de couleur avant de se soucier des droits de l'homme, alors même que le racisme était autant présent au Nord qu'au Sud. *Les Huit Salopards* devient une allégorie où un simple lieu (la mercerie) devient le territoire américain tout entier, divisé entre Nord et Sud.

Si on peut reprocher des longueurs dans la première partie des *Huit Salopards*, il paraît finalement évident qu'elles sont nécessaires pour poser le cadre de ces grands espaces de l'ouest américain et dans la mise en place de ses indices et la détermination de l'ensemble de ses protagonistes et des rapports de domination. Chaque dialogue fait mouche et fait avancer l'intrigue. De ce fait, les trois heures du film s'imposent en crescendo, avec un rythme maîtrisé.

Certains érigent Tarantino en penseur moraliste, féministe dans *Boulevard de la mort*, militant pour la cause noire dans *Django Unchained*, pour celle des juifs dans *Inglorious Basterds*. Cette fois, les suites de la guerre de Sécession sont davantage une toile de fond, un paysage enneigé d'arrière-plan. Ce nouveau film s'avère plus sombre mais à la fois davantage Grand-Guignol, notamment dans sa capacité à faire rire (ou non) de l'horreur, grandiloquente et tape-à-l'œil. Ici, c'est sa passion pour le cinéma bis et le western spaghetti qui prime ; Tarantino se fait plaisir, peut-être pas pour le plaisir de ceux qui adulent son style nerveux et ceux qui détournent les yeux face à l'hémoglobine, mais son amour pour le cinéma est bien sincère.



Lucie Dulois

Les Huit Salopards est votre long-métrage qui contient le plus de références au reste de votre œuvre et, pourtant, on en ressort avec la sensation d'avoir vu votre film le plus original...

Intéressant... Vous pouvez élaborer ?

Le début dans la diligence, juste après Django Unchained, place le spectateur en terrain connu. Ensuite, lorsque les personnages arrivent dans l'auberge, on pense à la première scène d'Inglourious Basterds. Le speech que Samuel L. Jackson y délivre à Bruce Dern renvoie directement à la scène des Siciliens dans True Romance... Sans oublier l'ambiance à la Reservoir Dogs que vous êtes le premier à souligner...

La même chose m'était arrivée lorsque j'écrivais la séquence d'Inglourious Basterds dans la cave. Je me souviens avoir posé mon stylo en pensant : « En fait, c'est Reservoir Dogs, mais dans un sous-sol en Allemagne. » Ce n'était pas intentionnel de ma part, mais oui, la structure des Huit Salopards fait à nouveau écho à celle de Reservoir Dogs une fois que nous sommes dans l'auberge : les personnages débarquent un par un, se présentent sans qu'on sache vraiment s'ils disent ou non la vérité et, juste avant le troisième acte, un flashback vient tout remettre en perspective.

C'est aussi là que Les Huit Salopards devient original, et s'impose en quelque sorte comme votre premier film d'horreur, évoquant de manière totalement inattendue Evil Dead.

J'ai récemment reconnecté via internet avec une ex-petite amie, que je fréquentais avant de tourner Reservoir Dogs. Je l'ai invitée à venir voir le film et, à l'issue de la projection, elle a demandé à m'interviewer pour son blog culturel. Elle a été la première à me faire la remarque pendant l'entretien, avançant l'idée que Les Huit Salopards est en apparence mon deuxième western mais qu'au fond, il s'agit avant tout de mon premier vrai film d'horreur. Quand on y pense, la musique d'Ennio Morricone s'apparente d'ailleurs plus à celle d'un film d'horreur qu'à un score de western spaghetti. On est plus proche de The Thing que de Sergio Leone... Et puisqu'on parle du classique de John Carpenter, les multiples clins d'œil à The Thing dans Les Huit Salopards, plus ou moins conscients, n'ont pas dû vous échapper : Kurt Russell, les personnages coincés dans cette cabane par une tempête de neige, la paranoïa, les faux-semblants, jusqu'à cette explosion de violence finale...

Vous bouclez la boucle ?

Il y a de ça. Même si je me sers de ces références pour dire complètement autre chose aujourd'hui. Les 8 Salopards tente de livrer un constat sincère sur l'Amérique au lendemain de la Guerre de Sécession.

On sent que votre filmographie a pris un tournant délibéré après Boulevard de la mort, comme si vous étiez dorénavant plus concerné par la grande histoire que par votre obsession du « cool ».

Indéniablement. Mais j'ai entamé ce nouveau chapitre presque malgré moi, puisqu'à chaque fois, c'est le genre qui a été ma porte d'entrée. Avec Reservoir Dogs et Pulp Fiction, j'ai livré ma version du film de gangsters ; Jackie Brown était mon hommage à la Blaxploitation ; Kill Bill, ma lettre d'amour au cinéma d'arts martiaux ; et Boulevard de la mort revisitait les films de poursuite des années 70. Lorsque vous vous attaquez à un sujet aussi puissant que la Seconde Guerre mondiale, un événement qui a profondément changé la face du monde, et même si c'est à travers un récit d'aventures comme Les Canons de Navarone, vous êtes obligé d'examiner vos sentiments vis-à-vis de ce conflit. Utiliser le western spaghetti pour aborder le problème de l'esclavage a été mon intention dès le départ avec Django Unchained. Dès lors, votre cinéma devient instantanément politique.

On a entendu beaucoup d'histoires à propos de la genèse chaotique des Huit Salopards, que vous aviez failli ne pas tourner après le piratage d'une première version du scénario sur le Net. Comment l'idée du script vous est-elle venue à l'origine ?

Je n'ai jamais sérieusement envisagé de tourner une suite à Django Unchained, mais l'idée d'une série de romans, qui prolongeraient ses aventures et pourraient se dérouler aussi bien lorsqu'il était esclave que dix ans après la guerre de Sécession, me séduisait énormément. J'avais donc commencé à rédiger une histoire intitulée Django dans l'enfer blanc, qui débutait dans une diligence. Le personnage de Daisy (interprété par Jennifer Jason Leigh dans Les Huit Salopards) était là, John Ruth (Kurt Russell) aussi, et, avec Django, ils se dirigeaient vers une auberge où le héros allait devoir résoudre un mystère. Il y a deux ans, alors que j'étais au festival de Morelia, au Mexique, où les organisateurs avaient aménagé un espace sur le toit de mon hôtel pour que je puisse écrire, j'ai réalisé que cette histoire m'enthousiasmait trop pour être un roman – elle allait devenir celle de mon prochain film. Une conclusion s'est alors imposée : j'allais devoir retirer Django de l'intrigue. Pour fonctionner pleinement, elle ne pouvait pas tourner autour d'un personnage aussi héroïque. Son passé devait être ambigu, à l'instar des autres protagonistes. C'est là que j'ai imaginé le Major Warren, qui est tout aussi iconique à mes yeux, mais à la manière d'un Lee Van Cleef revu et corrigé par Sam Jackson. (Rires.)



